

La tâche confiée par Rudolf Steiner aux premiers « transmetteurs »

Un rapport sur la situation actuelle de l'ésotérisme anthroposophique avec ses conséquences¹

Johannes Kiersch Traduit par Katia Maeschler et René Becker

En faisant l'essai osé de donner au mouvement anthroposophique un noyau ésotérique renouvelé, Rudolf Steiner laissa à la postérité la tâche de résoudre sans cesse à nouveau cette question. Il faisait confiance à l'autonomie et à l'initiative individuelle. En même temps, il esquissa un leitmotiv avec son idée d'École supérieure libre de science de l'Esprit, comme organe-cœur, comme forme d'un nécessaire « agir ensemble ». Il donna, en guise d'aide à ceux qui voulaient travailler avec lui, une série de mantras à méditer individuellement, avec des explications apportées au cours de ses leçons d'enseignement dans l'École supérieure de science de l'esprit. Il parvint encore à achever un cycle de la première classe de l'École, jusqu'à l'automne 1924. Mais quelle vision avait-il pour poursuivre le développement de cette institution ? Il ne nomma pas de successeur en cas de décès. Lorsqu'il mourut, ses élèves devaient trouver par eux-mêmes comment poursuivre ce qui avait été commencé.

Tous ceux qui s'inquiètent, en voyant comment le travail ésotérique décline depuis quelques temps dans les institutions d'orientation anthroposophique, se trouvent devant la même question. La force originelle du mouvement anthroposophique, qui a pu se développer avec succès dans des conditions très précaires, reposait en grande partie sur les règles strictes, avec lesquelles Rudolf Steiner avait fait protéger le précieux contenu de sagesse de ses leçons. Depuis 1992, les notes prises lors de ces leçons, y compris les mantras et les tableaux explicatifs, ont été intégralement publiées pour des

raisons mûrement réfléchies. On peut se procurer ces textes en librairie, et depuis 2011, dans une édition bon marché². Les règles protectrices sont dès lors devenues caduques. Chaque personne a le droit de lire ces textes et d'en disposer selon son bon vouloir. Beaucoup de personnes, qui font un travail avec ces textes, se posent la question : « Comment trouver une collaboration avec d'autres personnes souhaitant travailler dans ce sens et est-il encore raisonnable de penser au leitmotiv du cœur et de la circulation sanguine, donné par Rudolf Steiner ? »

Ce qui pourrait se faire dans cette direction se clarifie si on regarde de quelle manière et avec quelles intentions Rudolf Steiner a œuvré, durant sa dernière année de vie, à l'édification de sa nouvelle institution, et comment certains de ses premiers élèves y ont contribué.

Les premiers « transmetteurs »

Lorsque Rudolf Steiner commença, en février 1924 à Dornach, avec les leçons de la première classe, Lili Kolisko lui demanda si elle était autorisée à prendre des notes et si elle pouvait les faire entendre à Stuttgart. Avec son accord, elle lut alors régulièrement les leçons, tout d'abord dans le cercle du collège des professeurs de la première école Waldorf. Lors du second cycle de 19 leçons, le cercle s'élargit, à nouveau avec son accord, à tous les membres de l'École supérieure de science de l'esprit de Stuttgart. L'autorisation donnée à Lili



Lili Kolisko

Kolisko demeura un cas unique et singulier. Rudolf Steiner refusa catégoriquement de transmettre ses notes à quiconque pour qu'elles soient lues, ou même, qu'elles servent à s'orienter. Ces notes étaient saisies de manière professionnelle par Hélène Finck, sa sténographe de Dornach. « Elles n'existent pas », répondait-il à ceux qui les lui demandaient. Marie Steiner disposait des textes en tant que gérante de son œuvre, mais elle non plus ne fut pas autorisée à les lire, tout comme Ita Wegmann, qui codirigeait cette école et à qui il les avait fait parvenir peu avant sa mort. Marie Steiner avait noté les raisons de ce refus au printemps 1926, lorsqu'elle se prépara à lire la première leçon de classe. Elle écrivit en résumé : « Si je prends clairement conscience de ce que ces mots signifient pour moi, j'arrive au résultat suivant : il n'était pas dans ses intentions volontaires que ces conférences soient simplement lues.³ »

1. Résumé d'une conférence revue par l'auteur tenue lors du congrès de la Saint Michel au Goetheanum, Dornach, septembre 2012. Les citations, lorsqu'il n'y a pas d'autre mention, sont contenues dans, J. Kiersch : *l'ésotérisme individualisé chez Steiner autrefois et maintenant*. Non traduit

2. Thomas Meyer (éditeur), *Le chemin méditatif de l'École de Michael en 19 étapes. L'héritage ésotérique de R. Steiner de l'année 1924*, Bâle, éditions Perseus, 2011. Non traduit

3. Lors de la reproduction de ces notes dans l'introduction des éditions de 1977 et de 1992, il manque les mots « ne pas » (nicht). La raison de cette omission qui modifie le sens en son contraire, est sans doute liée au fait qu'entre temps, on lisait partout les textes. Les éditeurs ont dû supposer que Marie Steiner s'était trompée et qu'il fallait corriger cette erreur sans l'évoquer.



A la même époque, Rudolf Steiner commença à confier à toute une série de personnalités compétentes, en dehors de Dornach et ayant fait leurs preuves, la tâche de transmettre les mantras de l'École supérieure de science de l'esprit dans leurs cercles, sans leur mettre à disposition les textes de ses conférences introductives et ses commentaires. Il attendait d'elles qu'elles soient capables, à partir de leur propre travail méditatif avec les mantras et leurs intuitions individuelles, de trouver ce qui était favorable pour le cercle d'auditeurs. Marie Steiner cite plusieurs fois quatre personnes qu'il avait mandatées de cette façon, et elle écrit : « La personnalité qui devait prononcer les mantras devait élaborer en elle ce qu'elle avait à dire pour faire le lien avec ces paroles mantriques. Il voulait donc un travail personnel avec les paroles, bien sûr à partir du contenu de sagesse recueilli. Mais il s'agissait surtout de vivre ces paroles en soi ». Ita Wegmann, qui savait également cela, note plusieurs phrases de Rudolf Steiner, adressées au comte Polzer, qui avait reçu mandat pour débiter en septembre avec les leçons de classe à Vienne : « Vous pouvez, à partir de ce que vous avez entendu, des mantras, (...) faire naître une sorte de travail avec les personnes qui veulent le faire avec vous. (...) Faites ce que vous pouvez faire et comme vous le voulez, mais à partir de ce que vous savez vous-même, comme vous voudrez et pourrez le faire avec les mantras et les personnes qui le veulent bien. »

Aussi bien Marie Steiner qu'Ita Wegmann considéraient sans doute ces tâches comme provisoires, dans cette phase pionnière de construction. Elles n'ont certainement pas pris conscience non plus de l'étendue des tâches de Rudolf Steiner au cours de l'année 1923/1924. Comme nous le savons maintenant, Rudolf Steiner a donné pouvoir à au moins 10 personnes pour transmettre, de la manière décrite ici, le contenu de sagesse mantrique de son école ésotérique : en premier, il y avait le plus éloigné, Henry Monges, aux Etats Unis. Au cours de l'été, ce fut au tour d'Adolf Arenson (Stuttgart), d'Helga Geelmuyden (Norvège), d'Anna Gunnarsson Wager (Suède), de Johannes



H. Monges



A. Arenson



H. Geelmuyden



A. Gunnarsson Wager



J. Leino



A. Künstler



L. Polzer-Hoditz



H. Collinson



G. Adams-Kaufmann



W. Z. v. Emmichoven

Leino (Finlande), d'Amalie Künstler (Cologne), de Ludwig Polzer-Hoditz (dans les pays de la monarchie du Danube), ainsi que d'Harry Collinson et de George Adams-Kaufmann (Grande-Bretagne) de poursuivre le travail. Quelques semaines avant son décès, depuis son lit de malade, Steiner mandata encore Willem Zeylmans van Emmichoven pour les Pays-Bas. Cette dernière nomination n'aurait pas eu lieu si Rudolf Steiner avait considéré comme provisoire ce type de mandat confié aux premiers « transmetteurs ».

Ces premiers mandataires nommés par Rudolf Steiner étaient dans une situation très difficile. La plupart d'entre eux n'avaient entendu que partiellement les conférences de Rudolf Steiner, et ils devaient donc se frayer péniblement un chemin vers les mantras, qui sont à la fois énigmatiques et d'une portée considérable. Il fallait aussi qu'ils supportent le manque de considération des auditeurs à l'égard de leurs efforts, qui espéraient entendre bientôt, comme les amis à Stuttgart, les paroles originales.

Quelques semaines après la mort de Rudolf Steiner, Ita Wegman commença avec ses leçons, à Dornach, puis en d'autres lieux. A partir de mars 1926,

Marie Steiner et Albert Steffen, firent de même. Lorsqu'en 1929, les textes transcrits furent enfin donnés à d'autres personnes, les « transmetteurs » nommés par Rudolf Steiner, se mirent tous à lire les leçons. Les sentiments contradictoires qu'ils ressentaient alors ont surtout été transcrits par Helga Geelmuyden, qui avait été nommée pour la Norvège. Dans une lettre adressée à Marie Steiner, elle écrit : « Nous devons être infiniment reconnaissants qu'il nous soit donné accès à ces textes des leçons de classe, car nous n'avons plus à craindre que nos particularités trop personnelles se mêlent de manière dérangeante à notre travail, et pourtant, auparavant, l'effort personnel a été très stimulant pour moi ». Cette sensation d'avoir abandonné quelque chose de précieux transparaît dans ces paroles et, bien des années après, elle se transforme en remord oppressant. Elle écrit à Marie Steiner : « Je ressens comme difficile de n'avoir jamais rempli la tâche telle que le maître me l'avait confiée : transmettre les méditations avec le contenu ésotérique à partir de mon propre travail, et ainsi, développer le travail de classe de manière vivante. (...) Il eut été sans doute plus juste et plus stimulant, en tout cas pour le transmetteur et peut-être pour tous, de faire confiance

La tâche confiée par Rudolf Steiner aux premiers « transmetteurs »

aux forces aidantes, pour agir avec plus d'autonomie, comme le docteur le souhaitait ».

Invité chez les théosophes

Jusqu'à nos jours, la Libre école supérieure de science de l'esprit, est perçue en de nombreux endroits, comme une institution organisée de manière très hiérarchique, avec une revendication d'autorité, contraire aux intentions de Rudolf Steiner. Régulièrement, les adversaires de l'Anthroposophie, comparent la direction du Goetheanum avec le Vatican à Rome. En même temps, de nombreux membres sont en quête profonde d'une direction sûre, émanant d'un centre compétent. Il existe aussi constamment des personnes qui attaquent le Goetheanum parce qu'il n'en émane pas de directives, venant d'en haut, qu'elles imagineraient bonnes pour le mouvement anthroposophique. Tout cela a des racines historiques.

Les recherches récentes montrent de plus en plus clairement, depuis Christoph Lindenberg, qu'il y a toujours eu des crises dramatiques dans la vie de Rudolf Steiner. Il a échoué dans certains domaines, tandis que dans d'autres, il a pu aller vers de nouvelles perspectives fécondes et des possibilités de développement. Il en va ainsi avec son immersion temporaire dans le milieu théosophique. Il a essayé de pénétrer durant des années, au travers de son engagement pour Nietzsche et le monisme d'Haeckel, dans le courant le plus moderne de son époque. Il était habité par cette impulsion de liberté de son œuvre philosophique précoce et par sa relation intime avec l'œuvre de Goethe. A l'âge de 41 ans, il rencontra pour la première fois, dans la bibliothèque théosophique du comte et de la comtesse Brockdorff à Berlin, des personnes à qui il pouvait s'adresser de manière « ésotérique » sans retenue. Il devint alors secrétaire général de la section allemande de la société théosophique. Très vite, il assumait des fonctions de responsabilité dans l'école ésotérique de cette société et dans une institution maçonnique¹. Les deux institutions étaient dirigées de manière strictement hiérarchique, conformément à leur tradition sacrée. Rudolf Steiner se

servait pour une courte durée de ces formes de direction autoritaire qu'il rencontrait là, car il ne pouvait atteindre suffisamment d'élèves prêts et aptes à se lier à l'Anthroposophie en devenir que par cette voie là. Quatre années après avoir pris ses fonctions chez les théosophes, il commence, tout d'abord avec précaution, puis de plus en plus clairement, à se détacher des formes de travail ésotérique traditionnelles. Dans un article au nom évocateur « L'élève et le gourou », écrit en août 1906, il distingue trois formes de quête mystique. Il y décrit le lien de dépendance variable de l'élève ésotériste vis à vis de son maître spirituel « dans les différentes méthodes de développement occulte » : « La dépendance est la plus grande dans la méthode qui a été suivie par les occultistes d'Orient qui l'enseignent encore aujourd'hui. Cette dépendance est déjà bien moins importante dans l'initiation dite chrétienne. Elle tend à disparaître entièrement, sur le chemin de connaissance qui est indiqué dans les écoles secrètes des rosicruciens, depuis le 14^{ème} siècle. Le maître ne peut pas disparaître, car cela est impossible, mais toute dépendance à son égard disparaît. »²

Rudolf Steiner commence ainsi à lier l'individualisme éthique, central dans sa philosophie de la liberté, avec l'ésotérisme moderne, et à inciter ses élèves à aller vers une responsabilité personnelle en matière d'ésotérisme. En extrayant l'Anthroposophie en devenir du milieu théosophique en 1911, cette impulsion connaît, pour la première fois, une forme sociale propre dans la « Société pour un art théosophique »³. Le maître spirituel se tient maintenant en retrait. Il ne fait plus qu'« interpréter » ce que les collaborateurs qu'il a rassemblés entreprennent d'eux-mêmes. Le « principe de souveraineté de la quête spirituelle » et les « principes du devenir » sont maintenant décisifs. L'entreprise échoue au bout de quelques jours. La scène du temple dans

le troisième drame-mystère, écrit un an plus tard, agit encore comme un écho ; trois élèves de Bénédictus ont réussi à cheminer de manière très individuelle vers l'esprit, et ils vont remplacer les porteurs de la tradition dans leurs tâches.

Même si durant l'année suivante, le nombre d'élèves anthroposophes de Rudolf Steiner augmenta de manière significative et que beaucoup d'autres personnes, pour qui le milieu théosophique semblait étranger, le rejoignirent, l'aura de l'exclusivité mystique avec ses velléités de direction venant d'en haut qui vivait là a continué à vivre dans la Société anthroposophique nouvellement fondée et dans les institutions filles, comme les écoles Waldorf et les centres de pédagogie curative anthroposophique. Durant le congrès de Noël de 1923/24, Rudolf Steiner y fait encore allusion, avec un ton emplí d'humour⁴.

Le Goetheanum en tant qu'organe cœur

Du point de vue historique exposé ici, la Société anthroposophique universelle et son noyau ésotérique, l'École supérieure libre de science de l'esprit, fondée à Noël 1923, apparaît comme une merveilleuse conception libérale. Rudolf Steiner, en tant que directeur des deux institutions, n'utilise pas sa position pour donner des directives. Au lieu d'une structure traditionnelle portée par un guide, il apporte l'idée d'un travail commun entre partenaires. Il caractérise son lien avec les autres membres de l'École supérieure, comme une « relation contractuelle libre ». De ce fait, il ne conçoit pas seulement le Goetheanum comme lieu d'enseignement ou un lieu d'où partiraient majoritairement les initiatives, mais il en fait essentiellement un organe de perception et d'équilibre (entre les différentes initiatives NdT). Ainsi, la médecine d'orientation anthroposophique ne

1. Voir Hella Wiesberger : *L'activité d'enseignant spirituel de Rudolf Steiner*. Dornach : R. Steiner Verlag 1997. Non traduit

2. Dans *Lucifer-Gnosis* N°32 avec un nouveau titre dans GA 12. Non traduit

3. Voir Robin Schmidt (éditeur) : *Société pour un art théosophique - 1911. Documents et interprétations sur l'histoire et la présence d'une impulsion*, Dornach, Verlag am Goetheanum, 2012. Non traduit

4. « J'ai connu une branche, qui donnait par exemple des conseils à ses membres, pour lire ou ne pas lire tel ou tel livre. Certaines personnes qui étaient déjà membres, n'avaient même pas le droit de lire ma *Théosophie*, car on ne les considéraient pas aptes à cela ». (GA 260).



considère pas le cœur comme une pompe, mais comme un organe de transmission entre différents processus antagonistes de l'organisme, comme un organe qui harmonise. Rudolf Steiner décrit comment cette fonction du cœur ne peut prospérer que dans une atmosphère de confiance réciproque. Il ne pensait pas ici à des prescriptions ou des contrôles qu'effectueraient des gens ayant une fonction supérieure.

De la même manière, au moment de la création de l'École supérieure de science de l'esprit, c'est avec une attention aimante qu'il se tourna vers les initiatives provenant de la périphérie du mouvement anthroposophique. Cette caractéristique ressort tout particulièrement dans son article du 6 avril 1924. Il y écrit : « Cette institution ne peut pas provenir de réflexions abstraites qui viendraient d'en haut. Elle doit naître des besoins de nos membres, à partir du bas ». Quelques jours après cette publication dans les *Nouvelles*, il part pour Stuttgart. Là, au cours d'un colloque rassemblant des membres actifs (le cercle des trente), il soutiendra avec beaucoup de prévenance un ami de longue date qui proposait de s'occuper d'un groupe de travail dans le cadre de l'École supérieure libre. Ce groupe devait avoir ses buts propres, et exister parallèlement aux lectures de la classe réalisées par Lili Kolisko. Il dit en outre à cette occasion : « Mme Kolisko transmet, par exemple, toujours les conférences des leçons de classe au collègue des professeurs de la libre école Waldorf ainsi qu'à d'autres amis de Stuttgart qui s'y sont rajoutés. Un autre groupe de personnes, qui aspire également à de telles communications, est en train de se constituer. N'est-ce pas, Mr Arenson ? » La personne interpellée, élève déjà confirmé en ésotérisme du temps de l'école ésotérique théosophique, acquiesce sans détour : M. Arenson se lève et dit « Oui », relate le verbatim. Rien de plus n'était nécessaire. Ce qui devait avoir lieu, n'avait pas besoin de ligne directrice.

La destinée d'Ita Wegman dans son chemin de connaissance

En août 1923, lors du congrès d'été à Penmaenmawr au Pays de Galles, Ita Wegman demanda à son maître s'il était possible de mettre en place une médecine des mystères renouvelée. Cette question, sans laquelle la création de l'École supérieure libre n'aurait pas eu lieu, déboucha sur un événement de poids, qui était également énigmatique à plusieurs points de vues. « Le karma de Penmaenmawr s'est complètement manifesté », écrivait Ita Wegman. C'est là que Rudolf Steiner lui dévoila tous les anciens liens karmiques par lesquels il lui était lié, à travers une série d'incarnations. Ce devait être pour lui comme une délivrance après tout ce temps d'attente. En 1902, il avait intégré la jeune femme de 26 ans dans son école ésotérique. En 1910, il présenta ce couple d'amis exemplaire lors des conférences sur l'histoire occulte, comme un couple nous montrant la voie. Il les évoquera régulièrement au cours des conférences sur le karma de l'année 1924. Mais, jusqu'en août 1923, la collaboration tant espérée n'eut pas lieu. Ce n'est qu'à partir de ce moment là que les choses changent. On peut saisir maintenant, grâce au quatrième tome de la grande biographie d'Ita Wegman écrite par Emanuel Zeylmans van Emmichoven¹, qu'il ne s'agit non plus seulement d'une étroite collaboration, mais d'un processus intense d'initiation qui commence alors et durera jusqu'à la mort de Rudolf Steiner. Ce dernier voulait-il préparer son amie à prendre la direction de l'École supérieure libre de science de l'esprit après lui ? Lors des leçons de classe en septembre 1924, il insiste sur le fait qu'elle est « codirigeante ». Mais d'après les indications d'Albert Steffen, elle se serait partiellement sentie responsable de sa mort, car elle « n'aurait pas été capable de s'élever² ». Et même si l'on peut douter de cette affirmation, une chose est sûre : Rudolf Steiner n'a pas utilisé la possibilité prévue dans les statuts,

de nommer son successeur.

Après sa mort, Ita Wegman se retrouva dans une situation ambiguë, ce dont elle n'eut pas tout de suite conscience. Vu de la perspective actuelle, elle aurait dû s'évertuer à rechercher, avec les autres membres du comité directeur, des solutions élaborées conjointement : à propos de la direction de la société, mais aussi à propos d'autres problèmes cruciaux, et ce dès les jours critiques qui suivirent la mort du maître spirituel. Mais elle était profondément persuadée qu'elle était liée à Rudolf Steiner, et croyait qu'il continuait à guider l'évolution du mouvement anthroposophique, avec elle en tant que responsable (Vorsitzender) au sein du cercle de direction « ésotérique ». Elle dit encore à Martin Münch, en octobre 1925, alors qu'il lui demandait avec une critique sous-entendue quelle était sa vision des choses : « Mais rien n'a changé ! » Encore sous l'impression de la révélation intime de Penmaenmawr et de tout ce qui y était lié, elle s'identifiait à la personne d'Alexandre de Macédoine, le héros solaire, comme le décrivait le maître spirituel dans les conférences sur le Karma, l'été précédent. De ce fait, elle passa complètement à côté des sentiments et des intentions de ses collègues du comité, et en particulier de ceux de Marie Steiner et d'Albert Steffen. Il n'était apparemment pas clair pour elle, à quel point Rudolf Steiner avait strictement recommandé de ne jamais faire appel à des faits d'une vie antérieure, pour justifier une action dans le présent. « Un principe fondamental de l'évolution occulte », disait-il dès l'année 1912, « est de ne faire référence à aucune autre valeur que celle qui se manifeste dans les actes, au cours de l'incarnation actuelle, au sein du monde physique³ ». A partir de mai 1925, dans les lettres aux membres, Ita Wegman fait ouvertement appel aux forces d'enthousiasme de ses jeunes collaborateurs, dont certains avaient été mis discrètement dans le secret. Ce fut le cas, entre autres, de Walter Johannes Stein et d'Eugen Kolisko. L'un d'entre eux, l'éducateur en pédagogie curative Werner Pache, écrivit plus tard dans son journal intime à propos des « erreurs dans l'histoire de la Société, dans la mesure où elles vivaient

1. E. Zeylmans van Emmichoven, *Le renforcement du cœur. Un enseignement ésotérique du présent. La collaboration de Rudolf Steiner avec Ita Wegman*, Arlesheim, Editions de l'institut d'Ita Wegman, 2009. Non traduit

2. Carnet de notes d'Albert Steffen du 3 avril 1925, d'après J. Kiersch : *L'ésotérisme individualisé de Steiner jadis et maintenant* (non traduit), Dornach : Verlag am Goetheanum, 2012, page 247

3. Conférence du 4 avril 1912 à Helsingfors, GA 136

La tâche confiée par Rudolf Steiner aux premiers « transmetteurs »



Ita Wegman

en elle et en nous ». Ces erreurs « provenaient du fait que l'être et l'esprit d'Alexandre perçaient à jour de manière injustifiée ».

Emanuel Zeylmans van Emmichoven émet la thèse, dans son enrichissante biographie d'Ita Wegman, que le scandale au sein de la Société, au cours de l'hiver 1925-1926, aurait été dû aux intrigues de Marie Steiner et de ses sympathisants. Ils auraient fait en sorte que se répande comme une traînée de poudre une discussion fatale concernant les soi-disant revendications d'Ita Wegman. Cette thèse ne peut être retenue. En 1925, le « geste » d'Alexandre, qui eut des répercussions encore bien longtemps après, enflammé par les plus hauts idéaux et une volonté des plus pures, amena non seulement une opposition pleine de haine mais entraîna également, par le geste même, un échec tragique aux conséquences extrêmement graves.

Après des années de lutte, Ita Wegman tomba gravement malade en mai 1934. Une expérience spirituelle l'aidera à se saisir à nouveau de sa mission terrestre, avec une force nouvelle. Mais elle le fit alors d'une toute autre manière. Un symptôme de ce bouleversement est indiqué dans les notes de Werner Pache, le 27 janvier 1935, lorsqu'il fait allusion au fait qu'après une longue pause, elle souhaita à nouveau tenir des leçons de classe, mais cette fois différemment : « Dr Wegman nous a fait venir, Deventer, Bockholt, Bort, Kaelin et Mmes Pracht, Eyster, Russ, Marti et Pache. Chercher à vivre le plus fidèlement possible en accord avec la Société d'esprit et le congrès de Noël, voilà ce qu'elle souhaite. Décision finale : faire de nouveau les leçons de classe, mais librement. Un début est lancé ».

Il est probable que cette tentative resta au sein de ce cercle de proches collaborateurs qu'elle avait soigneusement choisis, car elle sentait que le temps pour son projet n'était pas encore venu. D'après ce que nous savons, elle continua pourtant à tenir les leçons de classe sous forme de lectures solennelles. Mais dans la note de Pache, apparaît un nouveau terme, qui restera marquant à travers toute la correspondance future d'Ita Wegman. Elle l'a certainement trouvé dans les mantras de Rudolf Steiner qu'elle connaissait ; c'est le terme de « Société d'esprit ». Sa signification profonde se révèle particulièrement dans cette lettre bouleversante que Wegman écrivit le 22 janvier 1935 à Maria Röschl, cinq jours avant la réunion dont parle Pache dans ses notes : « Toutes les formes anciennes, et même la toute dernière forme qu'a pris l'Anthroposophie, ont été anéanties, et j'ai l'impression que nous n'avons plus à chercher une forme pour la vie de l'Anthroposophie, que chaque homme est cette forme à laquelle l'Anthroposophie veut s'unir. Et lorsque cela pourra se faire, les hommes se retrouveront et s'uniront afin de devenir membre de la vraie Société d'esprit. La Société n'est plus nécessaire car l'Anthroposophie est déjà sur la terre. Ce qui importe maintenant, c'est chaque homme individuel ; et ceux-ci doivent alors former ensemble, à partir de leur

développement propre, une Société supérieure qui a ses racines dans le monde de l'esprit. Ainsi chaque développement individuel, la liberté de chaque être humain est préservée ; il se sent lié à cette Société de l'esprit ou à l'École de Michaël à partir du point de vue de chacun de ces hommes particuliers. C'est ainsi que cela a résonné en moi. Ce qui importe est ma manière propre de me placer au centre de cette impulsion. Le reste s'arrangera de lui-même ».

A côté de ces indications sur l'idée d'une Société d'esprit, on retrouve régulièrement, dans les lettres d'Ita Wegman, des remarques concernant la nécessité de procéder différemment pour les leçons de classe. Ainsi en janvier 1935 : « Ce qui a été donné en tant que première classe, et qui se trouve maintenant entre les mains de nombreuses personnes, doit être traité autrement que cela n'a été fait jusqu'ici ». En juin 1935 : « Je veux réveiller à nouveau chez les hommes la conscience vis-à-vis de cette Société de l'esprit qui se trouve dans le monde spirituel. C'est pourquoi cette école doit être conduite autrement que par le passé ». Elle est encore plus précise en hiver 1940-1941 : « Toute répétition qui se fait dans la même dynamique et sans un élan vigoureux vers une évolution a souvent un effet paralysant ». Et quelques semaines plus tard : « Croyez-vous vraiment qu'il soit absolument nécessaire que des leçons de classe soient tenues ? Tout cela me paraît désuet, si rien de nouveau n'a pu naître en l'homme. La classe doit ressusciter d'une nouvelle manière, doit être reçue par les hommes sous une nouvelle forme (...). J'aimerais tellement apporter quelque chose de nouveau, cela vit en moi, mais c'est si dur à porter lorsque l'on entend qu'on souhaite recevoir les leçons sous la forme ancienne ».

« La classe doit ressusciter d'une nouvelle manière » : visiblement Ita Wegman en arriva à cette impression, à savoir que tout ce qu'elle avait incarné avec enthousiasme depuis le départ de Rudolf Steiner, était passé par un processus de mort. Elle ressentait que le courant des mystères qu'elle souhaitait perpétuer avait été interrompu, et qu'il était main-



tenant devenu nécessaire de trouver un nouveau départ se fondant sur la force du Je de chacun des collaborateurs. Un autre coup du destin, qui eut lieu quasiment le même jour que la déclaration de la deuxième guerre mondiale, contribua également à l'émergence de cette conviction : elle se cassa le bras. Nous trouvons de nouveau une remarque intéressante à ce propos dans le journal de Werner Pache. A l'endroit où il y relate le discours d'Ita Wegman de la Saint-Sylvestre suivante, il y écrit : « C'est une impression bouleversante que de voir maintenant aussi clairement comment Mme Dr. Wegman parle de ce qu'elle porte et qui dépasse largement Alexandre (...). Elle semble avoir pris la décision claire et sainte de s'adonner, dans une dévotion absolue (absolue et exclusive), à l'étude de l'être du Christ ». Pache voit en cela une nette évolution : « De Pâques à la Saint Michel 1934, il y eut la maladie qui lui permit un retournement ; 1939-1940, il y eut cet accident qui rendit visiblement son corps plus lumineux et plus perméable. Elle perce maintenant à jour (NdT son être se révèle) ».

Il reste alors à Ita Wegman à peine plus de trois ans à vivre. La dernière représentation marquante à laquelle elle accéda, à notre connaissance, touche au motif central de la conférence que Rudolf Steiner fit le soir avant l'incendie du Goetheanum, sur le thème du sacrifice qui monte vers les hauteurs. Elle écrivit quelques notes pour son discours commémoratif de la mort de Rudolf Steiner, le 30 mars 1941 : « Mais une chose doit être comprise clairement : c'est que ce qui a été donné à un certain moment, en tant que substance spirituelle, doit se métamorphoser en une coupe née du sacrifice avant que de nouvelles révélations puissent être faites. Si un groupe d'hommes a pu réussir à prendre en lui et à assimiler l'héritage spirituel de Rudolf Steiner de telle manière qu'une coupe née du sacrifice ait pu se former, alors le temps est venu où le monde spirituel va pouvoir apporter son aide. Cela peut se réaliser bientôt ou dans bien plus longtemps, cela dépend de nous ».

Résumé et perspectives

Rudolf Steiner a inauguré deux nouveaux courants de tradition (Traditionsströme) permettant la propagation des révélations – qui lui ont été offertes avec les mantras de l'École supérieure – ainsi que pour leur travail : le premier courant donne lieu à la permission accordée à Lili Kolisko ; le second se traduit par la mission qu'il donne aux dix autres médiateurs. Il a accepté le premier, tandis qu'il est l'initiateur du deuxième. Après la mort de Rudolf Steiner, c'est globalement ce premier courant qui s'est très vite imposé, particulièrement encouragé par la puissante impulsion d'Alexandre d'Ita Wegman. Le second courant n'a émergé à nouveau qu'après 1945, dans une forme qui débute à peine. C'est surtout Jörgen Smit qui l'a promu en 1975, en s'engageant pour des leçons librement tenues, ainsi qu'en favorisant des expériences avec des groupes d'échange. Heinz Zimmermann, dont la description sans réserve des états de faits de 2007 reste un modèle, encouragea également ce second courant¹.

Pour finir, qu'il me soit permis une dernière remarque. L'environnement de tout travail ésotérique dans le mouvement anthroposophique a fortement changé depuis les temps de Rudolf Steiner. On parle partout d'ésotérique. On en a oublié le sérieux, le poids qui était lié à ce mot. Parallèlement la vie de l'âme, à notre époque, est happée dans la sphère fascinante de la culture moderne des médias. On peut parler de tout et de n'importe quoi publiquement. Est-il encore possible, dans ces conditions, de créer un espace protégé pour le travail ésotérique ? Pouvons-nous enfin à nouveau – pour reprendre une citation de Rudolf Steiner – « préserver le vrai » ? Dans les conférences sur le karma de l'été 1924, Rudolf Steiner évoque l'origine et les effets de l'imprimerie. Ce qu'il y décrit est plus que jamais d'actualité dans notre ère du World Wide Web. Celui qui veut

être représentant de l'Anthroposophie, et participer à son élargissement dans le monde, doit s'aider de ces moyens, mais en même temps il doit les « sublimer ». Mais d'après Rudolf Steiner, l'esprit du temps qui règne actuellement nous exhorte : « Le plus important doit passer de bouche à oreille »². Ceci n'est pas seulement valable pour la communication des textes de classe. Celui qui veut travailler avec d'autres dans le domaine ésotérique, dans l'esprit indiqué par Rudolf Steiner, doit être au clair sur le fait que sa parole n'est plus ésotérique dès qu'elle passe par l'impression ou par les médias, quelle que soit la profondeur des choses qu'il évoque. Il est évident que nous devons représenter activement les idées anthroposophiques sur la scène publique et utiliser des concepts anthroposophiques dans les discussions scientifiques. Ceci n'est pas possible sans les médias modernes. Mais ce qui est alors diffusé grâce à eux, est d'ordre préparatoire ou sécurisant (NdT peut-être dans le sens où l'écrit permet de « sécuriser » ce qui a été dit).

Ce qui a lieu dans l'espace ésotérique ne se laisse pas fixer mais suit, comme lors de l'expérience de 1911, le « principe du devenir³ ». Seules les forces adverses tendent vers des états durables. Ce qui a lieu sur le chemin du Christ vers l'esprit, naît et passe à nouveau⁴. Ce qui se passe alors est autant dans le mouvement et la transformation, que l'est l'action des êtres hiérarchiques au sein de l'âme humaine.

C'est pourquoi, s'agissant de la forme que devrait prendre le travail ésotérique, Ita Wegman n'a pas pu aboutir à une solution définitive et juste. A l'instar de l'image de la coupe née du sacrifice, qu'elle nous rappelle en faisant allusion à ce qui eut lieu la nuit de l'incendie du Goetheanum, elle nous montre un chemin.

Johannes Kiersch est pédagogue, fondateur de l'institut pour la pédagogie Waldorf. Son dernier livre : À propos du développement de la Libre école supérieure de science de l'esprit.

1. Heinz Zimmermann, *Les conditions de vie de l'Anthroposophie aujourd'hui. Buts et tâches de la Société anthroposophique et de la libre école supérieure de science de l'esprit*, Dornach, 2007

2. Conférence du 20 juillet 1924, GA 240.

3. Voir également le chapitre « Esotérisme passé et en devenir » dans J. Kiersch : *De la mer vers la terre. L'ésotérisme de Steiner dans un environnement transformé*, Stuttgart, Verlag Freies Geistesleben, 2008

4. Voir la 14^{ème} leçon de classe, GA 270/2